

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 34

Artikel: Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195088>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisseant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conte*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :
du canton, 15 c., de la Suisse,
20 c.; de l'Etranger, 25 c.
la ligne ou son espace.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

XVII

Après s'être copieusement rafraîchis au buffet de la gare, où ils avaient rencontré plusieurs bonnes et vieilles connaissances, ils en sortirent tous très gais.

— Maintenant, messieurs, fit l'instituteur, veuillez me permettre de vous offrir une bouteille de l'excellent vin que nous avons bu là-bas ce matin ; ce n'est plus la peine d'aller à l'Exposition aujourd'hui. Et puis, je pense que, comme moi, vous sentez le besoin de manger quelque chose ?...

— Ah ! le coquin de mossieu le régent, dit Favey, vous vous impatientez déjà de revoir mademoiselle Angélina... Allons-y. Mais donnons, en passant, un petit coup d'œil à ces baraques de comédiens... Qu'en dites-vous ?

— Volontiers. J'aime assez entendre les boniments de ces gens là ; il y a tout une étude à faire.

— Epi qu'ils ont de bonnes lames.... tonnerre !...

Un instant après, Favey reprit à demi-voix : « Tenez, voilà votre affaire, voilà la sonambule qui vous dira tout ce qui veut vous arriver. Il faut que je la consulte aussi un moment demain au sujet de ma moitié ; j'aimerais pourtant assez savoir ce qu'elle fait par ce Genève... Faut pas s'y fier à ces vieilles, ça a des fois des étés de Renens ! »

— Dieu seul connaît l'avenir, monsieur Favey, dit gravement le régent avec un soupir.

— Ah ! c'est pas prouvé : vous savez qu'il y a des gens qui ont des dons... Allez toujours, je vous dis ; on sait tout ce que c'est que de payer un franc pour être au clai. J'ai déjà voulu y aller l'autre jour, mais je n'ai jamais pu entrer ; il y avait trop de monde qui attendait.

L'instituteur, vivement préoccupé de son sort futur, regarda autour de lui pour s'assurer si on le remarquait, et franchit vivement le petit escalier de fer adapté à l'arrière de la grande voiture.

Il écarta le rideau et se trouva en face d'une femme aux yeux bandés. Puis on lui fit placer sa main gauche dans la

main droite de la sonambule, et, après un instant de silence, celle-ci lui dit d'une voix enrouée, lente, et par phrases décousues :

« Vous avez un cœur chaud et généreux qui souffre d'isolement. »

(*Elle a parfaitement raison*, dit l'instituteur à part lui.)

« Vous cherchez un cœur qui vous comprenne et vous ne l'avez pas encore trouvé... Mais, courage, et vous atteindrez le but... Vous aimez les enfants et les instruisez ; ce sera toujours pour vous une douce jouissance et une compensation aux difficultés de la vie. »

(*Elle sait tout !... C'est bien mon cas !... C'est merveilleux !*)

« Celle qui pourrait faire votre bonheur est ici... dans cette ville... Elle est douce, elle est belle... Mais... attendez... Qu'est-ce que je disais ?

(*Tiens, la voilà qui patauge, à présent, dans le moment le plus intéressant !*)

« Je vois quelque chose dans le ciel... Un ange, une femme charmante qui vous regarde... attendez !... »

(*Je suis sûr que c'est mademoiselle Angélina !...*)

« Elle voudrait vous dire qu'elle vous... mais elle n'ose pas... »

Le pauvre patient, n'y tenant plus, s'écria :

— Quoi ? que veut-elle me dire ?... Achévez, je vous en supplie, achévez !

A ces mots, il se leva brusquement et renversa le tabouret sur lequel il était assis.

Réveillée en sursaut, la sonambule bâilla à se décrocher la mâchoire et regarda le régent d'un air ébahie.

— Vous n'avez pas tout dit, madame ; de grâce, veuillez conclure !

— Conclure ?... fit-elle dans un nouveau bâillement et en s'étirant les bras, conclure quoi ?... Joseph, apporte-moi donc un bock.

— Attends un peu, Mélanie, t'es pas tant pressée, t'as pas plus soif que moi, répond l'impresario.

Notre amoureux, que les prédictions de la sonambule avaient transporté au troisième ciel, en berçant son cœur de douces illusions, resta un moment interdit à l'ouïe de cette femme demandant prosaïquement un bock !

— Approchez, mesdames et messieurs, criait le propriétaire de la voiture, venez consulter la célèbre Sicilienne, la femme à double vue ; ça ne coûte que vingt sous !... Vingt sous pour connaître l'avvenir !

Et, s'adressant à l'instituteur :

— Descendez donc, vous !... Qu'est-ce que vous faites là, raide comme un baromètre ?...

— C'est que madame n'a pas achevé de...

— Achevé quoi ?... descendez. Voulez-vous pas qu'on vous en donne pendant deux heures pour vingt sous ?... Faut pas me la faire, vous savez !...

* * *

Pendant ce temps, Favey et Grognuz se promenaient devant les baraques en se communiquant leurs impressions.

— Si on essayait quelques coups à ce jeu des bedoumes, en attendant le régent, dit tout à coup Grognuz.

— Va pour les bedoumes ; toujours d'accord, répond Favey. On jouera une bonne bouteille.

Par jeu de bedoumes, il désignait ce jeu connu généralement sous le nom de guerre aux pantins ou massacre des innocents, et qui consiste à renverser, au moyen de balles vigoureusement lancées, une certaine quantité de poupées grotesques, de mannequins représentant des personnages fantastiques, des femmes vêtues de larges crinolines et de chapeaux extravagants, des soldats aux longues moustaches, des sauvages à la mine farouche, etc.

Des fleurs artificielles, des médailles et des décorations de tous genres sont distribuées comme prix aux plus adroits.

— Laisse-moi voir commencer, beau-frère, fait Grognuz... Tiens, en voilà un qui ressemble à Bismarck, tu vois, là-bas, à côté de cette grosse femme... Eh bien, veille-toi quelle assommée : Une, deusse, troisse... manqué !... Mais, attends ce coup... Ah ! ah ! il a son affaire. Et celui-là... pan ! As-tu vu ça !... Et c'est femme avec sa crinoline... pan !... droit sur la frimousse !

— A présent, à moi, dit Favey... Tu vois celui qui a le chapeau gancé ?...

— Aloo ! c'est Napoléon.

— Ah ! c'est Napoléon, eh bien, attends-te voir... Manqué !... C'est éga, y faut qu'il y passe !

— Oh ! y n'a pas tant peur, fait Grognuz en riant, y connaît la guerre.

— Oui, mais laisse-moi voir un peu mirer : pan !... En bas !...

Le mannequin se redresse.

— Vous l'avez seulement effleuré, dit le maître du jeu.

— C'est bon, c'est bon ; l'avez-vous pas vu bastiuler, et pi ça crânement, enco !... Oh ! écoutez, si vous voulez frouiller, vous aurez à faire à moi, au moins !... Y a du micmac dans votre bastringue !... Faut pas nous tenir pour des imbéciles, entendez-vous !

— Je vous dis, m'sieu, que le pantin n'est pas tombé.

— Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a, mes amis ? dit l'instituteur en les rejoignant.

— C'est ce mossieu qui me soutient que Napoléon n'est pas tombé ; et moi qui l'ai vu bastiuler.

— Non, m'sieu, il n'est pas tombé, le pantin.

— C'est vous qui êtes le pantin, réplique Favey, furieux.

— Pantin, vous-même, m'sieu.

— Je vous dis que je l'ai vu ; on a des yeux, y me semble... Et pourquoi s'est-il redressé, dites ?... Je m'en vais jouer encore une fois, épî nous verrons bien. Pan !... pan !... pan !... Ça y est-y, cette fois ?

— Parfait, choisissez un prix.

— Vous voyez, mossieu le régent, que j'avais raison et qu'y a du micmac dernier cette planche du fond.

— Il n'y a point de micmac, entendez-vous, gros pignouf ! fait l'homme aux pantins.

— A qui dites-vous pignouf ? lui demande Favey, vivement piqué.

Et n'attendant pas sa réponse, il lui lance en pleine figure la petite corbeille et les boules.

L'homme de la baraque le saisit au collet, et Grognuz, défendant son beau-frère, tape dru de son gros parapluie, tandis que l'instituteur s'interpose avec des paroles de paix.

Une foule de curieux s'est accumulée sur la place et un agent de police ne tarde pas à se présenter. Celui-ci emmène à l'écart nos trois compagnons, et leur dit d'un ton sec : « Si vous ne vous tenez pas tranquilles, et si vous ne vous éloignez pas d'ici immédiatement, je vous conduis au poste ! »

— Monsieur l'agent, répondit l'instituteur, nous vous obéirons ; nous sommes des gens respectueux de l'ordre et de la loi. Veuillez croire qu'il ne s'agit que d'un moment de promptitude que nous regrettons et qui ne se renouvelera pas. Prière de nous excuser et...

— Suffit, dit l'agent, allez !

Ils s'éloignèrent tous trois à grands pas. Mais Favey baissant la tête ne cessait de ronchonner, en répétant : « Ah ! c'est comme ça qu'on appuie les coquins et qu'on traite les braves citoyens !... Eh bien, nous verrons voir ! »

Puis, se retournant du côté de la baraque en montrant le poing :

— Je te retrouverai, toi, avec ton pignouf et tes bedoumes, va !!...

(A suivre).

Le faire-part.

Le faire-part pour naissances, mariages, décès, etc., a cet avantage de nous initier un peu à la vie des personnes de notre connaissance, à nous faire participer, pour ainsi dire, à leur joie ou à leur douleur. Ils peuvent en conséquence nous éviter bien des attitudes embarrassantes en nous empêchant de demander à un veuf : « Et comment va madame ? »

Mais il ne faut pas que le faire-part tombe dans l'exagération, pour nous informer de détails secondaires, comme celui-ci, par exemple, cité par le *Voleur* :

Monsieur et Madame *** ont l'honneur de vous faire part du succès de leur petit-fils, reçu le 12 juillet bachelier es-sciences devant la faculté de Caen.

« Les Américains, gens pratiques, nous dit ce journal, ont étendu l'usage du faire-part à d'autres circonstances de la vie. Le divorce, par exemple, est une de ces circonstances accidentelles, qui leur ont paru nécessiter l'envoi de lettres de faire-part aux amis. En conséquence l'usage des circulaires annonçant le divorce est tout à fait répandu aux Etats-Unis.

« Cependant, la formule américaine, dans cette circonstance, est aussi sèche que possible :

Monsieur X... et Madame X...
Divorcés.

Sans le moindre commentaire ni la moindre agrémentation. On espère, au moins, que si l'usage de la lettre de faire-part de divorce s'introduit parmi nous, on aura le bon esprit d'en faire une œuvre d'art, de l'orner par exemple de dessins allégoriques représentant des amours délivrés, qui sortent joyeux du Palais de Justice.

« Le dessin allégorique, même une simple chaîne brisée, ou un pot-au-feu renversé, dans notre siècle positif, nous paraît singulièrement usé, démodé, rococo ? Combien serait plus goûté, en pareille matière, le dessin documentaire, la reproduction par l'image du fait lui-même qui aurait donné lieu et fourni motif au divorce.

» Pour un divorce basé sur des sévices, par exemple, la lettre de faire-part porterait une illustration représentant

le mari en train d'administrer à son épouse une formidable trépignée ou vice versa. »

La petite cocarde.

C'était la veille du Quatorze-Juillet, à Paris.

Ayant, entre elles deux, une petite table chargée d'ouvrages de lingerie, et assises devant la fenêtre de leur logement, au cinquième étage, Edmée Lambert, une ravissante jeune fille aux grands yeux doux, et sa mère, une digne femme à l'air un peu triste, s'arrêtaient par moments de tirer l'auzille pour jeter un coup d'œil sur le faubourg Saint-Denis, lequel prenait son aspect des grands jours et jetait au front décrépit de ses vieilles maisons le large flamboiement des drapeaux tricolores.

Mme Lambert était veuve. Il y avait neuf ans qu'elle avait perdu son mari, un brave ouvrier, honnête et estimé de tous, dont la profession de tapissier donnait au ménage l'aisance, cette fortune des pauvres gens. Devant le malheur qui la frappait, Mme Lambert n'avait pas faibli : elle se devait à son enfant, à son Edmée, et la courageuse femme avait cherché un travail qui lui permit de vivre et de faire vivre sa petite fille. Comme on savait la veuve digne d'intérêt, de bonnes personnes s'étaient occupées de lui procurer des ouvrages de confection, qu'elle allait chercher et livrer ensuite aux grands magasins de nouveautés.

Edmée avait grandi. A présent, c'était une charmante blonde de dix-neuf ans. Elle adorait sa mère et travaillait avec elle depuis l'aube jusqu'au crépuscule.

Ce jour-là, la jeune fille était songeuse.

La Fête nationale avait le privilège de lui rappeler un bien doux souvenir. Quatre ans auparavant, un soir de Quatorze-Juillet, Edmée était descendue avec sa mère pour voir les illuminations et les bals en plein vent, où l'on dansait force quadrilles, aux accords d'un basson poitrinaire et d'un piston anémique. Toutes deux s'étaient arrêtées, quand un jeune homme, à la physionomie douce et sympathique, s'approcha, invitant Edmée pour une valse Mme Lambert, qui lisait clairement un désir muet dans les yeux de sa fille, ne crut pas devoir refuser. Et, toute heureuse, Edmée avait dansé jusqu'à onze heures. Puis au bras de sa mère, elle était rentrée au logis.

Entre temps, le jeune homme avait acheté à un camelot deux petites cocardes tricolores et avait prié Edmée de bien vouloir en accepter une comme souvenir de la Fête, — cela avec une telle courtoisie que la fillette n'avait pu décliner l'offre.

Quelques jours après, le jeune homme du bal populaire avait, comme par hasard, rencontré Edmée, qui allait porter de l'ouvrage rue de Rivoli. On avait fait ensemble un bout de chemin, en causant de banalités, — de la pluie, du beau temps ; — puis, l'entretien avait pris une tournure plus intéressante ; des confidences s'étaient échangées. Bref, on s'était promis de se revoir, et, ma foi ! on s'était revu...

Le jeune homme s'appelait Paul Larochelle. A douze ans, s'étant trouvé orphelin, il avait été recueilli par un oncle, qui avait pris soin de son éducation et lui avait fait donner une